



2009, Ségou - Mali

Forums organisé en 2009  
dans le cadre du

5<sup>ème</sup> édition

festival sur le Niger

«Savoir local, moteur de  
développement»

Rapport

## **SOMMAIRE**

**I Synthèse du forum préparatoire de Sekoro**

**II synthèse du forum préparatoire de MPêba**

**III synthèse du forum scientifique du 29janvier2009**

**IV Recommandations (Appel de Ségou)**

## **I Synthèse du forum de Sekoro**

Sékoro est le village des Coulibaly, fondateurs du royaume bamanan de Ségou. Situé au bord du fleuve Niger, ses braves populations ont comme activité principale l'agriculture et le maraîchage. C'est ce cadre historique que les organisateurs du festival sur le Niger ont choisi pour le premier forum préparatoire.

Ce jour, la place du village a été minutieusement préparée pour la circonstance. Un hangar traditionnel couvert de paille, sous lequel des chaises et des peaux de vaches furent rangés rappelant un forum au temps de Biton.

Le chef de village et ses conseillers sont sur la peau de vache rouge au centre, et à gauche la peau de vache blanche réservée, comme à l'accoutumée, aux griots. A droite du hangar nous avons les griots et leurs instruments pour animer avec des chants et des danses. Au centre une troupe mythique du « korodugaya » (les bouffons sacrés). A l'opposé du hangar se dressaient deux statuetstes de cheval qui se font face représentants à gauche Bakaridjan tendant la tabatière à droite à Billisi en blanc.

Voilà un décor traditionnel, purement bamanan qui a abrité ce forum préparatoire sur « Identité Culturelle, Migration, Environnement, Mondialisation et Globalisation ».

### **Le modérateur Siriman Sacko**

En maître de cérémonie, il a placé la rencontre dans son contexte réel. Sekoro est le village d'origine de Ségou, la première place du *fanga* (pouvoir) du royaume de Ségou. Le choix n'est donc pas fortuit en termes de recours et de retour aux origines. Il s'agit de revenir à la source, s'inspirer de l'histoire culturelle et de l'ensemble de nos valeurs pour essayer de forger notre devenir, notre avenir dans un monde globalisé.

### **Le chef de village de Sekoro**

Dans un style typiquement bamanan, il a souhaité la bienvenue à tous ceux qui ont bien voulu honorer de leur présence son village à travers une cérémonie qui lui rappelle ses ancêtres. Pour lui, Daffé et ses compagnons sont dans une dynamique de valorisation des villages par un retour aux sources. Réunir de telles sommités de nos villes sur la place du village appelée *fèrè* est acte hautement symbolique. C'est en ce lieu où se tenaient toutes les réunions et manifestations importantes depuis le temps de Biton.

Enfin, le chef de village a émis les vœux de la pérennisation de ce genre de rencontres dans le souci de la préservation de nos traditions d'une part, mais aussi leurs valorisations, d'autre part.

## **Yamoussa Coulibaly, conférencier et maire de Pelengana**

Professeur d'histoire de son Etat et descendant de la grande famille Coulibaly, toute la fierté était pour lui de souhaiter la bienvenue aux participants de ce forum, dans sa commune.

Avant de commencer ses propos il a demandé l'autorisation avec les maîtres de la parole, les griots, qui sont les vrais communicateurs, « les bouches du peuple », comme aimait les appeler affectueusement feu Bakary Soumano, ancien chef des griots du Mali.

Selon Yamoussa, l'identité culturelle renvoie à ce que l'on est soi-même et ce que l'on est par rapport à d'autres personnes. Comme le disent les bamanan « il ne suffit pas de savoir monter à l'arbre, ni de savoir monter à cheval, mais plutôt de se connaître soi-même ». C'est un idéal cher à Socrate qui disait toujours « connais-toi, toi-même ».

Le professeur tenta de définir la culture en se basant sur la définition donnée par le petit Larousse : « La culture, c'est l'ensemble des usages, des coutumes, des manifestations culturelles, intellectuelles, religieuses, qui définissent un groupe, une société ». Pour lui, la civilisation est l'ensemble de nos identités, de nos cultures. Cette civilisation a des supports comme l'économie, la politique, la société, la culture. Chaque nation a une culture propre, et quand on acquiert la culture d'un individu c'est comme si on pénétrait son âme, dira-t-il. Il illustra cette assertion par l'exemple des colons Blancs en Afrique qui auraient commencé d'abord à chercher à connaître la culture des populations noires. C'est pourquoi, au moment de la pénétration coloniale, avant le conquérant, nous avons connu le prêtre et l'église : « l'Église devance le drapeau ». Ce sont les prêtres qui sont venus d'abord pour l'évangélisation des populations afin de préparer le terrain aux militaires puis aux administrations qui viendront plus tard. Le professeur, d'un ton énergique affirma ceci : « Quand on accepte l'abandon de notre identité culturelle, nos coutumes et nos traditions au profit des leurs, c'est l'annonce de la catastrophe ».

Le professeur essaya de donner les fondements du monde bamanan : la fierté, l'honnêteté, le savoir, l'esprit de concurrence positif différent de ce qu'on connaît aujourd'hui.

Alors, quels étaient les principes et attitudes du vrai bamanan ?

- le Bamanan était croyant car bien avant l'islam, il croyait à l'au-delà.
- le bamanan, croyait à la naissance, à la mort et au jugement dernier, c'est pourquoi beaucoup de Bamanan se sont reconvertis à l'Islam.
- le Bamanan avait le sens du respect surtout celui des aînés qui s'explique par le fait que quand un vieux arrive on le salue en enlevant les coiffures.
- le Bamanan avait une préférence pour le garçon que la fille, car c'est le garçon qui assurait une descendance à la famille.

Le bamanan avait également une série d'initiations à un certain nombre de cultes : ndomo, komo, kono, nama, korè. Une chose très importante était le passage de la petite enfance à l'adolescence. Celui-ci se fait à travers la circoncision et l'excision.

C'est l'excision qui pose des problèmes aujourd'hui, car beaucoup de campagnes s'élèvent en ce moment pour sa suppression sans pour autant connaître les fondements de ces pratiques. Pour cela on peut se référer aux travaux de Marcel Griaule selon lesquels l'être humain, à sa naissance, est androgyne donc porteur des deux sexes. Pour le Bamanan, c'est avec l'ablation du prépuce que le garçon devient un vrai homme, et celle du clitoris que la fille devient une femme.

Par, ailleurs, le Bamanan croyait aux phénomènes métaphysiques. Il avait une connaissance ésotérique qui n'était pas transmis à tout le monde au risque que certains ne s'en servent que pour faire du mal.

Et enfin pour terminer le professeur livra ses réflexions sur la mondialisation qui n'est autre que la fusion de toutes les économies. Elle est née depuis 1990, mais longtemps avant cette date il y a eu des étapes préparatoires:

- Du 16<sup>ème</sup> au 18<sup>ème</sup> siècle, les colons sont venus prendre de force nos parents pour les vendre en Amérique. Depuis, toutes les économies se sont fondues dans leur économie.
- Du 18<sup>ème</sup> au 20<sup>ème</sup> siècle, c'est la colonisation.
- La dernière phase a commencé depuis 1990 et se manifeste par la suppression des économies nationales au profit d'une économie unique et planétaire avec un seul visage.

### **Bandiougou Dante**

Professeur d'histoire au Lycée Abdoul Karim Camara de Ségou, Dante, pour éviter de répéter son professeur, lui rendit un hommage mérité tout en posant une série de questions dont les réponses, selon lui, constitueront son exposé.

- Aujourd'hui, quelles sont les valeurs de notre société qui peuvent nous permettre de nous affirmer à nous-mêmes et aux autres dans ce monde global ?
- Comment notre passé peut être une référence pour nous dans le passé et dans le présent ?
- Comment nous pouvons tirer profit de cette globalisation ?

En réalité, la notion d'identité culturelle est très complexe, mais pour être simple c'est ce qui permet à l'homme de se distinguer de l'autre, ce qui est propre à chacun. Si pour l'Europe la Science n'a pas de frontière, de nationalité, l'Afrique a la chance d'avoir un savoir propre. Pour illustrer son propos, il prendra deux exemples du royaume bamanan

de Ségou qui peuvent servir le Mali d'aujourd'hui et de demain ; et pourquoi pas l'Afrique d'aujourd'hui et de demain.

- le consensus et le respect de la parole donnée;
- l'investissement humain.

Le consensus, la parole donnée, c'est ici à Sekoro, à partir d'une association de jeunes qui s'étaient engagés dans une dynamique révolutionnaire, dans une logique de changement, qui s'étaient établis en porte à faux par rapport à l'ordre social établi, qui voulaient s'affirmer, se sont donnés la main pour créer une association qui s'appelle « ton »

Au départ on appelait les membres de l'association les « tondions »

Toujours par rapport à l'identité culturelle, il prend un autre exemple, l'investissement humain.

Il prend le canal de thy Diarra, creusé au 18<sup>ème</sup> siècle au moment où l'européen n'avait pas encore pénétré l'intérieur du continent.

Il pense que nous jeunes devons prendre conscience, comprendre cela pour savoir que nous avons un rôle à jouer et que tout n'est pas l'autre, nous aussi sommes pour quelque chose.

Parlant de la mondialisation il pense que la meilleure vérité est ce qu'on peut se dire soi-même, puisque l'Europe a apporté la colonisation, l'Europe a fait des progrès importants dans le domaine de la technique et des sciences, alors il se demande s'il faut continuer à accuser cette Europe ?

Faisons de telle façon que cette Europe avec sa technologie et sa culture nous serve à quelque chose.

Faisons de manière à préserver les aspects de notre culture qui peuvent nous permettre d'être un citoyen universel, un citoyen fier de sa culture, un citoyen ouvert au monde si nous ne voulons pas disparaître.

### **Mamadou Fanta Simaga**

Le Professeur Simaga est un pharmacien, un historien, un traditionniste et aussi le parrain historique du Festival sur le Niger.

Son exposé portera sur les valeurs qui caractérisent le Bamanan, les différentes sociétés d'initiation dans le monde bamanan.

Il tentera aussi de donner les fondements réels du bamanan tout en donnant une série d'adages plein de sens et surtout de vertu :

- « *la parole est maléfique, mais le silence aussi est maléfique* ».
- « *la parole conduit et amène la parole* »

- « *connaître est bien, mais ne pas savoir c'est beaucoup savoir* »
- « *tout connaître, tout dire, tout faire, c'est souvent tout détruire ou se retrouver victime de tout* »
- « *la parole est un fruit ou l'écorce est le bavardage fraternel, la chair le dialogue fécondant, et le noyau le bon sens* ».

Selon l'historien de Ségou il y avait des maisons qui étaient des vraies écoles permettant aux jeunes d'apprendre les vertus de la société, un métier et surtout la bravoure et l'honneur. Il s'agit de : « *shifinso* » (maison des adolescents) et le « *mobaso* » (maison de aînés) à Banankoro, tout le monde pouvait y faire son éducation. Des maîtres de la parole comme Tientiguiba Dante essayaient d'expliquer les faits de la société dans le but d'une éducation collective.

On inculquait trois caractères aux jeunes :

- Il faut se connaître mais surtout s'accepter
- Il faut avoir confiance en soi-même pour affronter tout dans la vie.
- Il faut avoir l'estime de soi pour être noble.

A Ségou il y avait la première initiation qu'est le « *ndomo* ». Dès l'âge de sept ans l'enfant quittait sa mère pour rejoindre son groupe d'âge. Après la circoncision, les jeunes allaient dans la confrérie du *komo* qui enseignait à être soi-même, à savoir se comporter, à savoir parler et surtout où parler.

Il y avait le « *korè* » qui était l'affaire des « *korodugaya* ». Cette confrérie enseignait l'honnêteté, la droiture.

Il y avait le « *kono* » qui enseignait aux adhérents la bonne conduite.

On avait aussi le « *nama* » qui préservait les gens contre les sorciers. Le « *nama* » aidait dans la prédication de l'avenir.

Et enfin le « *ciwara* », la phase des chefs de village, qui incarnaient la sagesse, l'identité culturelle.

Par ailleurs, il y avait deux formes d'éducation : L'éducation des valeurs sociétales était faite à Banankoro.

Et la vie sociétale basée sur les confréries d'initiation.

Docteur Simaga va aussi développer certains piliers de la société bamanan que devaient incarner le jeune Bamanan :

- Le « *dambé* » qu'on a tendance à confondre avec la dignité mais c'est le convenable qui englobe tout.
- Le « *maloya* » qui se confond avec la honte mais c'est le gène.

Et enfin sur un tout autre plan organisationnel, le Bamanan reconnaît quatre pouvoirs :

- Le premier pouvoir c'était le pouvoir pour gouverner.

L'eau de purification de ce pouvoir c'est-à-dire ses vertus étaient l'honnêteté, la droiture avec comme toile de fond le respect de la chose publique.

- Le deuxième pouvoir était le savoir, (charlatans, marabouts) qui avait comme vertu la patience et l'humilité.

- Le troisième pouvoir était l'amour et l'amitié qui avaient comme eau de rinçage (vertu) la confiance.

Si vous faites 40 ans d'amitié, le jour où la confiance n'existera plus l'amitié va prendre fin.

La tradition incarne nos valeurs sociétales et la modernité l'apport des sciences à ces valeurs. La tradition et la modernité ne sont donc pas antinomiques mais complémentaires. La tradition c'est la transmission du savoir d'une génération à une autre d'un ensemble de valeurs sociétales pérennisant et affirmant une société donnée.

Enfin le conférencier parlera du consensus qui a deux piliers dont :

- la tolérance bien que tolérer en politique ne veut pas dire tout tolérer.
- La bonne foi.

Pour terminer la cérémonie va enregistrer la contribution d'Idrissa Ly du ministère de la culture.

### **Monsieur Idrissa Ly**

Si nous voulons traduire identité culturelle dans notre langue, cela nous amènera à beaucoup de gymnastiques sinon à des difficultés.

D'aucuns disent que c'est la même chose que la culture et les traditions, d'autres ne sont d'accord avec ces hypothèses.

On parle de mondialisation et de globalisation, alors nous, nous avons pris beaucoup avec la civilisation occidentale, mais en retour qu'est qu'on a donné à cette civilisation ?

A mon sens nous devons en retour donner certaines de nos valeurs aux occidentaux.

Ce qui est important c'est la préservation de notre identité, de nos traditions, de nos cultures, afin de participer au concert des nations où chacune apporte ou propose ses valeurs aux autres.

## **II Synthèse du Forum préparatoire de MPÉBA**

### **Le coordinateur du forum : Siriman sacko**

*Depuis le 8 novembre le Festival sur le Niger dans sa pirogue est entrain de naviguer. La pirogue continuera de voguer jusqu'au 29 janvier 2009 pour le forum sur les valeurs culturelles, l'identité culturelle, savoir local, globalisation, migration et environnement.*

*Le 22 novembre c'était au tour de Sekoro d'accueillir l'équipage pour discuter des valeurs culturelles bamanan et globalisation.*

*Ce matin 20 décembre, nous sommes à MPêba, sur la rive de Da, pour discuter d'identité culturelle, savoir local et environnement.*

*Le Festival sur le Niger est entrain de piocher dans nos valeurs culturelles afin de les rappeler à ce peuple et à cette jeunesse.*

*La migration est un phénomène ancien chez nous. Nos grands parents sont allés à la Mecque à cheval et à pied. Ils ont quitté leur pays dans le cadre du commerce, des circuits de l'or, du sel et de la kola. C'était un système d'échanges entre les peuples et les communautés : « On apprend des autres, on apprend avec les autres et on apprend aux autres ».*

*Mais aujourd'hui, cette migration a pris une nouvelle forme. Les jeunes s'en vont sans objectif, sans idéal, sans vision. Et très souvent, ils n'arrivent même pas car noyés dans les mers et les océans ou calcinés dans les déserts. La migration est donc entrain de devenir un problème crucial de nos sociétés en passe de globalisation.*

### **Le chef de village de MPêba, Monsieur Adama Mariko.**

Très sobre, il a souhaité la bienvenue à tous ses hôtes venus pour cette cérémonie. Au nom de ses conseillers, au nom du village, il a exprimé sa joie et ses remerciements à l'endroit des organisateurs du Festival Sur le Niger.

### **Assimi Touré, traditionnaliste, historien**

Avec force détail, Monsieur Touré s'est attelé à raconter l'histoire de la fondation de MPêba.

Le fondateur de MPêba s'appelle Mpê Coulibaly, un chasseur qui, au cours d'une partie de chasse s'est installé sur ces terres. Plus tard, Nynankoro, le roi de Ségou, autorisa son fils Monzon à aller choisir un endroit pour y installer ses quartiers, sorte de principauté. Ce dernier vint trouver Mpê Coulibaly au bord du fleuve et lui exprima son intention de s'installer sur ces terres. Interloqué, le vieux expliqua au jeune prince qu'il n'est pas aisé

pour un pauvre de vivre avec le fils du détenteur du pouvoir suprême. Mais l'endroit avait plu à Monzon qui s'empressa d'aller informer son père qu'il a repéré des terres qu'il souhaiterait occuper. L'endroit se situe après Koukoun et s'appelle MPêba.

Le roi autorisa son fils à aller s'installer à MPêba en lui donnant un premier contingent de dix personnes. Le vieux Mpê indiqua à Monzon l'endroit qu'il avait prévu pour lui. Alors le Prince et ses compagnons se mirent à délimiter la principauté en enterrant des fétiches porte-bonheur aux quatre points cardinaux pour délimiter son territoire.

Le roi Nyanankoro mobilisa tous les bras valides de Ségou pour aller bâtir la résidence de son fils à MPêba. Il fit construire une garnison, à la demande son père pour abriter les armes royales. MPêba disposa ainsi de quatre mille fusils, disposés par mille aux quatre points cardinaux de la résidence de Monzon. Son père mit à sa disposition les grands généraux de guerre du royaume : Allassé Mariko dit Allassé koroba ; Mabèrè Kanè ; Babènkè Diarra ; Miniyan Siraba ; Bah Flatiè ; Kèlètiguï Coulibaly ; Kèlètiguï Traoré et Sofa Konimba. A chacun de ces généraux, le roi attribua un rôle précis avec la mise sous leur garde d'un instrument de guerre. La grande hache, *sojutigè jële*, fut donné à Mabèrè Kanè ; le tambour royal, *Tabalé*, à Allasé ; les cent vingt fers pour captifs, *jòn nèkè*, à Bah Flatiè, Babènkè et Kèlètiguï Coulibaly ; la hache de jet en bronze, *sirasèmè*, à Ngolo Cissé dit Bah Ngolo.

C'est ainsi que MPêba est devenu la grande garnison du royaume. Toutes les conquêtes de Ségou étaient décidées à MPêba qui est bâti sur les cendres de cette poudrière. MPêba avait une vocation guerrière et non agraire. Son rôle était la défense du royaume et la surveillance des brousses par la protection de certains arbres comme le karité, le néré, le tamarin et le balazan.

La principauté de MPêba prospéra en se forgeant une grande renommée.

Monzon avait des qualités particulières car tous les mauvais sorts lancés contre lui n'ont pas réussi ; il a eu 22 fils et 17 filles donc il avait au total 39 enfants et neuf femmes. C'était le roi aux noms multiples : Monzon, Kelemonzon, Makoromonzon. Il a régné ici de 1792 à 1808.

A la naissance du premier fils de Monzon, il lui donna le prénom de Dakari Yassou qui a été contracté en Dah.

Quand cet enfant est arrivé à l'âge de maturité et qu'il a eu sa petite cours à part, son père lui demanda d'aller lui aussi chercher un endroit pour s'installer. Dah partit sur le site de l'actuel Banankoro et cet endroit lui a plu. On décida d'y construire une nouvelle principauté. Monzon dit à son fils : « Ma maison a été construite avec le banco de MPêba et la tienne le sera aussi ». C'est ainsi qu'on chercha une jeune fille vierge, avec la tête rasée, qui se mit à la tête du pelletons qui transporta le banco bénit de la rivière qui fut mélangé au beurre de karité.

C'est ainsi que Dah fut installé à Banankoro. Son père mit à sa disposition cent hommes majeurs, cent jeunes femmes mariées, cent jeunes filles nubiles, cent jeunes garçon à la force de l'âge. C'est en compagnie de ce contingent de quatre cent personnes que Dah

s'installa à Banankoro qui devint un lieu de réjouissances à cause de la jeunesse de sa population. Broukè de Wessebougou fabriqua le Tam Tam de Banankoro et c'est à Diarrabougou que les tenues de la population étaient confectionnées. Dah s'est dit qu'il fallait chercher quelqu'un qui chante bien. Ce fut Diali Moussokoura qui était la meilleure chanteuse.

Il lui demanda de venir chanter une chanson compréhensible, agréable et motivante. Dialimoussokoura arriva et chanta pour les jeunes filles. C'est dans l'une de ses chansons qu'elle parla de *shifinso*, « case des jeunes » et de *mòòbaso*, « case des aînés ».

Il faut dire que les travaux d'utilité publique de MPêba étaient exécutés par la population jeune de Banankoro. Quand vint la période, les matins, tous se retrouvaient à MPêba : les jeunes majeurs crépissent les grands murs, les jeunes filles célibataires transportent le haricot, les jeunes femmes mariées préparent les repas, les petits garçons vont couper de l'herbe pour les chevaux. Il y avait 1500 chevaux dans la cour gérée par Sofa Konimba.

Quand on parle, dans la légende, « des 4444 balazans de Ségou », il s'agissait plutôt des fusils. Le « petit balazan bossu » désignait le *Sirasèmè*, « la hache de jet en bronze », qui est toujours au village ici ainsi que le *sojutigé jele*, « la grande hache pour abattre les cases » et le *jòn nègè*, « les fers pour captifs ». Ce qui a disparu c'est le *tabale*, « le grand tambour de guerre ».

MPêba et Banankoro sont les villages du père et du fils.

### **Yamoussa Coulibaly**

Il a fait une réflexion sur l'identité culturelle qui est l'ensemble des signes et des pratiques liés à la culture d'un individu qu'il transporte partout où il va.

Cette identité culturelle en lien avec la migration a toujours existé. Les peuples migraient par obligation de survie (esclavage, guerres, catastrophes naturelles) ou simplement par volonté délibérée. Cette migration voulue n'était jamais définitive. Elle était temporaire et la vision d'un retour au pays natal poussait à la préservation de la culture et de l'identité.

Mais actuellement on remarque que ce sont des jeunes qui migrent sans vision, sans objectif de retourner, sans la moindre idée de préserver leur identité culturelle.

Ils s'adaptent à la culture des pays d'accueil, toute chose qui favorise la perte de l'identité culturelle.

Selon le professeur notre histoire retient des actes de préservation de la nature et de l'environnement. Tout ce qu'on protégeait avait un lien avec l'économie du village, l'économie locale.

### **Fodé Moussa Sidibé**

L'identité est l'ensemble des signes, des connaissances, des traditions dont un peuple fait montre pour se démarquer des autres. L'identité commence par l'homme, son nom (*jamu*), son prénom (*tòkò*) qui le différencie des autres. L'étymologie de ces vocables est la suivante :

- *Tòkò*, est composé de *tò*, laissé, abandonner, cesser et de *kò*, après, arrière, dos, postériorité. *Tòkò* désigne donc « ce qu'on laisse derrière soi », « ce qu'on laisse après la vie ». En définitive, le *tòkò*, renvoie à l'ensemble des œuvres qu'un être accomplit de son vivant. Le *tòkò* est individuel. Il est l'équivalent du prénom. Le *Tòkò*, chez les Bamanan est donné selon des critères préétablis dont le plus fréquent est l'ordre de naissance : Ntji, Ngolo, Zanguè ou Nyélé, Kamissa, Nyaalen, Miniyan, etc. Le *tòkò* est également attribué en souvenir d'un être cher et/ou aux grandes vertus qu'on souhaiterait secrètement voir se réincarner dans le nouveau-né.
- *Jamu*, est composé de *jà*, double vital et de *mu* ou *Mun*, oindre, couvrir délicatement. Le *jamu* désigne « tout propos qui flatte l'orgueil, l'égo de celui à qui il est adressé. Le *jamu* renvoie aux ancêtres, aux œuvres dont la personne a hérité. Le *jamu* est dans ce cas collectif et remonte aux ascendants. Le *jamu* est par conséquent la contraction ou le résumé d'un hymne, d'un titre de vaillance, d'une allégorie, etc..

*Tòkò* et *jamu* (prénom et nom) sont des marqueurs sociaux qui dépassent très souvent l'identification administrative. Autour du prénom et du nom se construisent un certain nombre de croyances qui attribuent des caractéristiques à chacun, indépendamment de l'éducation.

Des prénoms sont sensés donner à ceux qui les portent des caractères particuliers : les Moussa sont des « enfants terribles », les Modibo sont pondérés, les Ahmadou n'ont pas d'aspérités... etc. De quelle identité particulière avons-nous à faire ? Le fait d'appeler un individu par tel prénom lui conférerait-il des signes qui forgeraient son caractère ?

Le prénom et le nom en tant que des marqueurs identitaires ont besoin d'être conservés. Le danger qui les guette se manifeste généralement avec la migration. La volonté d'intégration du migrant peut le pousser à opérer des changements de prénom ou de nom. Dans notre sous-région, ceci est conforté souvent par les équivalences d'un pays à l'autre. Traoré du Mali devient Diop au Sénégal, Ouédraogo au Burkina Faso. Même n'étant fondamental, ce changement peut apporter une altération de l'identité puisqu'il entraîne l'abandon de la langue maternelle. Ainsi, du Bamanan ou du Malinké, le Traoré du Mali passera au Wolof (Diop), au Moré (Ouédraogo). En considérant que le meilleur support de la culture et de l'identité est la langue, son abandon ne peut être fortuit. Là, naissent des dérapages identitaires souvent difficile à maîtriser dans le temps.

S'agissant du savoir et du savoir-faire local, notre situation de civilisation de l'oralité ne facilite pas les choses en ce 21<sup>ème</sup> siècle. Les méthodes d'enseignement du savoir ont

changé. Les emprunts étrangers prennent le dessus sur nos méthodes anciennes. Les détenteurs du savoir local attendent d'être approchés par ceux qui sont désireux d'apprendre. Les jeunes attendent qu'on leur offre ce savoir local sans avoir à suivre les péripéties de cet apprentissage ; sans avoir à souffrir pour l'acquisition du savoir. Toutes choses qui sont, du point des détenteurs, les conditions sine qua non de la transmission du savoir local traditionnel.

Dans ce monde globalisé, la promotion du savoir local traditionnel devient une nécessité vitale, non seulement pour notre équilibre sociétal mais aussi et surtout pour le développement durable de nos sociétés. Nombre de ces savoirs locaux éviteraient aujourd'hui des gaspillages financiers et permettraient de donner du travail aux jeunes.

### **Mamadou Habibou Coulibaly CPL Ségou**

La préservation de notre environnement est un problème qui concerne tous les secteurs économiques et sociaux de notre pays. Elle doit être une préoccupation de toutes les collectivités mais aussi des entreprises privées de la place. La préservation et la protection de l'environnement ont été toujours une priorité pour le Mali qui a des écosystèmes majoritairement sahéliens, fragiles, à tendance fortement désertique. D'ailleurs le Mali l'affirme dans le préambule de sa Constitution je cite :

« Le peuple souverain du Mali s'engage à assurer l'amélioration de la qualité de la vie, la protection de l'environnement et du patrimoine culturel. »

A Ségou, la protection du fleuve est fondamentale, puisqu'il constitue la base de toutes les activités socioéconomiques ; surtout avec la création de l'Observatoire du fleuve Niger suite aux recommandations du forum de 2005.

Les questions aussi cruciales comme l'ensablement du fleuve, l'avancée du désert, la perte de la diversité biologique, la sécurité alimentaire, nous interpellent tous et doivent nous conduire à une prise de conscience collective.

Au cours de leur longue évolution nos sociétés ont acquis des connaissances et développé des pratiques et des techniques qui les permettaient de vivre en parfaite harmonie avec la nature. Ces connaissances et pratiques ont donné naissance à des comportements cadrant bien avec notre culture ancestrale qui est la base des rapports profonds entre nous et notre milieu de vie.

Ces rapports s'expriment par des liens entre la nature et l'homme : liens physiques, émotionnels qui font de nous une composante de la nature. Cet attachement à la nature s'exprime à travers nos religions dites politistes basées sur la croyance à un animal ou à un objet totémique.

C'est au nom de ces croyances que certaines de nos forêts dites sacrées ont été jalousement protégées parce que sites socioreligieux et constituant encore des sanctuaires de diversité biologiques où l'on rencontre encore des espèces végétales disparues ailleurs.

Les ressources sol, eau, flore, faunes terrestre et aquatique sont la base du développement des sociétés. Les populations maliennes ont développé depuis l'aube des temps des systèmes de production : cultures itinérantes, transhumance, nomadisme, des techniques d'orpaillage, rotation des cultures, contrat de fumure, mise en dépend des pâturages. Tout ceci dans le cadre des formes d'organisation de production (tons villageois, groupe d'âge, associations socioprofessionnelles et religieux), avec des règles de gestion des ressources, us et coutumes.

Cette gestion qui se caractérise par des rites, des techniques diverses concerne toutes les ressources naturelles permettant un contrôle des populations par rapport à ces ressources. Les connaissances et pratiques qui régissaient ces sociétés résultent d'une longue expérience du milieu social et écologique. Elles ont évolué avec le temps et se sont transformées en s'adaptant aux situations nouvelles. Ces savoirs faire peuvent participer à l'amélioration adaptative des nouvelles techniques.

Des solutions locales ont été proposées comme l'observatoire sur le fleuve Niger se trouve être un cadre de concertation, de collecte de données et de campagnes de sensibilisation.

La stratégie de l'environnement et de l'asservissement du conseil pour la promotion de l'économie locale élaborée par des experts locaux, un engagement des acteurs locaux pour trouver une solution locale, un cadre de concertation, un code de conduite et des votes de lois à l'échelle des communes et des villages.

Ces solutions constituent un moyen de mettre fin aux systèmes dualistes de gestion de l'environnement celui de l'état dit droit positif qui reste théorique et non opérationnel et les règles coutumières plus légitimes, accessibles aux populations et opérationnelles.

Les nombreux interdits totémiques religieux et la déontologie des différents groupes sociaux en matière d'exploitation des ressources étaient des systèmes de contrôle et d'auto contrôle de l'accès aux ressources connues et respectées de tous.

Ces systèmes étaient plus efficaces et légitimes.

### **Mamou Daffé directeur du festival (quelques réflexions sur les Identités Culturelles face a un monde globalisé)**

Je dois dire que je ne suis pas surpris de la qualité de l'accueil et surtout de l'organisation sans faille de ce forum car nous sommes à notre deuxième fois à MPêba et notre satisfaction est totale.

A Ségou nous avons compris qu'il est temps de partir de notre propre environnement pour pouvoir amorcer un développement durable. C'est pourquoi avec l'appui du maire

de Ségou nous avons mis en place le CPEL( conseil pour la promotion de l'économie locale ) pour valoriser l'initiative locale afin de promouvoir notre propre développement.

Il est temps qu'à partir de l'initiative locale, des mécanismes et des stratégies voient le jour afin de sortir notre pays des difficultés.

La question qu'on doit se poser est la suivante :

« Avec la mondialisation et la globalisation, qu'est ce qu'on peut faire pour la préservation de notre identité culturelle ? »

L'expertise du monde entier nous montre qu'il n'y a pas de développement durable, sans que celui-ci ne soit inspiré des choses qui viennent du patrimoine des populations qui s'en servent. Ceci nous amène à la question fondamentale qui est :

**“ Quel est notre vision du monde face à l'évolution de nos identités culturelles dans un monde globalisé? Comment prendre notre identité culturelle, et en faire un moteur de développement dans un monde globalisé aujourd'hui ?**

Nous sommes dans un monde uni focal, dont les perspectives et les éléments du développement sont instruits autour de ce qu'on appelle l'entreprise, et l'industrie.

Donc notre patrimoine culturel qui constitue notre matière première, doit évoluer vers un produit fini qui intégrera les éléments de l'extérieur tel que le marketing, l'internet, etc.

Pour illustrer mon propos, je prendrai 2 exemples :

- **Premier exemple : : la construction en terre.** Traditionnellement toutes les constructions du Mali étaient en terre : vous avez sans doute en tête une image de la mosquée de Djenné, magnifique bâtiment s'il en est. Pour les plafonds on utilise le bois. Malheureusement notre pays subit, et c'est un drame, une désertification qui voit disparaître tous les grands arbres. Alors pour la couverture, on doit avoir recours à l'utilisation d'IPN en métal et de tôles ; on sait l'évolution du prix mondial du métal aux mains des indiens et du Brésil. Le Mali peut-il espérer construire une aciérie pour recouvrer son indépendance sur ce thème. De toute évidence la réponse est non, et le métal sera durablement importé de l'étranger au cours mondial du métal. Depuis peu de temps, une technique est pourtant apparue : c'est la technique dite de la voûte nubienne, utilisée depuis des temps immémoriaux à la construction de bâtiments en Nubie. Elle permet de construire, en terre crue, une voûte sans utiliser de bois, ni pour le coffrage, ni pour le soutien de la voûte. Pas de fer non plus. Il ne s'agit que de compléter un savoir-faire local (tout le monde sait construire en terre, en banco comme on dit, au Mali) par un autre savoir-faire local venu de Nubie. La voûte nubienne vient utilement compléter le savoir-faire des maçons de Djenné et répond à

nombre de préoccupation : économie, écologie et savoir faire local. Encore faut-il être suffisamment ouvert pour découvrir cette technique et se l'approprier !

- Deuxième exemple : le **Cpel (conseil pour la promotion de l'économie locale)** est un modèle de développement local conçu et contrôlé par des acteurs locaux de Ségou, un modèle qui est essentiellement basé (non exclusivement) sur les stratégies, les savoirs, les ressources et les institutions locales, qui aujourd'hui grâce à des actions simples( ex : incitations des jeunes dans l'entrepreneuriat, système de dialogue traditionnelle, réadaptation de certains savoirs faire locaux tel que la récréation de l'arbre à palabre ) inspirées de nos savoirs locaux a engrangés des résultats spectaculaires que la coopération classique vise depuis 40 ans, et n'arrive pas à atteindre à cause de la non connaissance du contexte socio culturel de nos pays. Parmi ces résultats nous pouvons citer : la conception et mise en oeuvre de stratégies de développement adaptées à nos besoins locaux tel que dans le domaine du tourisme avec des actions fortes ( réalisation d'un grand site Internet pour la ville, d'une carte économique de ville pour identifier les potentialités de la région , la création de marché local( organisation d'une foire internationale agricole et artisanale), le développement des entreprises locales avec l'augmentation des chiffres d'affaires et des emplois créés ( voir sur le site web : [www.cpelsegou.org](http://www.cpelsegou.org) ). C'est dire que autant l'élément extérieur est important, autant il faut un bon mariage avec le patrimoine culturel pour qu'il y ait un développement durable.

### ***S'agissant des savoirs faire locaux :***

Parmi ces identités, les savoirs faire locaux subiront, à l'instar des autres composantes de l'identité, leur propre évolution, influencés par toutes sortes d'apports extérieurs dans un monde globalisé.

Par définition *le savoir-faire* local est un ensemble de somme psychique, et social qui participe des choses que nous savons faire, pour lesquelles nous avons une mise en oeuvre, une conceptualisation avec la possibilité de remanier autant de fois, et que nous maîtrisons.

Trois questions majeures se posent dans le domaine des savoirs faire locaux :

- 1- Quel est l'inventaire de nos savoirs faire locaux ?
- 2- Qu'est ce que nous faisons de nos savoirs interne d'identité culturelle, patrimoine individuel et social.
- 3- Quelle intégration nous allons faire de ces savoirs dans le monde d'aujourd'hui et de demain?

J'invite les jeunes à bien méditer sur tout ce qui a été dit pour construire l'avenir de ce pays, j'allais dire de ce continent.

Une fois de plus merci à vous tous.

### **III FORUM SCIENTIFIQUE DU 29 JANVIER 2009**

#### **RAPPORT DE SYNTHÈSE**

**THEME : « SAVOIR LOCAL ET DEVELOPPEMENT »**

**LIEU : SALLE DE CONFERENCE DE LA MAIRIE DE SEGOU**

**CEREMONIE D'OUVERTURE PRESIDEE PAR LE MINISTRE DE LA CULTURE**

La séance inaugurale a été présidée par Monsieur le Ministre de la Culture en présence du Gouverneur de la Région de Ségou, du Maire et plusieurs autres personnalités de la ville.

C'est le Président du Comité scientifique, Monsieur Mamadou Ndiaye, qui a brossé l'historique du forum scientifique en mettant l'accent sur la participation d'éminentes personnalités du Mali et de l'extérieur qui ont, depuis cinq ans, contribué à donner une orientation et un contenu à cette activité qui constitue la pierre angulaire du Festival Sur le Niger. Tout en saluant la présence des habitués au forum comme Messieurs Sékou Doucouré de la Présidence de la République, Almamy Kouressy du Ministère de l'Artisanat et du Tourisme, Cheick Modibo Diarra de Microsoft-Afrique, il a regretté l'absence pour empêchement de Madame Liesbeth Daffé, Directrice du Forum Scientifique et du Professeur Youssouf Tata Cissé.

Monsieur Ndiaye a insisté sur la nécessité d'approfondir le thème « Savoir Local et développement » qui avait déjà fait l'objet de débats depuis la quatrième édition.

Le Président du Festival Sur le Niger a, dans son allocution de bienvenue, mis l'accent sur la philosophie, la conviction et les visions qui ont présidé à la création du Festival Sur le Niger. L'idée force qui s'en dégage est « qu'aucun pays ne peut prétendre se développer sans compter d'abord et surtout sur ses propres potentialités ». En l'occurrence, dans ce forum, il est question de l'importance du « Savoir local » pour une

bonne gestion de l'environnement et de l'identité culturelle dans un contexte de globalisation et de migration. Les intervenants de cette année sont venus des États-Unis, du Japon, de Mexique et de la France pour s'ajouter aux spécialistes vivant au Mali. Les questions pendantes vont porter sur la valeur et l'actualité des savoirs locaux et de l'identité culturelle quand on la place dans un contexte de migration pour un monde globalisé.

L'allocution du Ministre de la Culture a porté sur des constants dont le premier est la non prise en compte effectif de la dimension culturelle dans chaque projet de développement initié de l'intérieur ou proposé par les structures d'aide au développement. Ensuite, il faut souligner la perte progressive des valeurs comme l'intégrité, la loyauté, la discipline, le patriotisme, toutes choses qui ont permis à nos ancêtres de fonder de grands ensembles étatiques. L'abandon de ces valeurs conduit à des dérives sur le plan économique et qui ont pour noms la délinquance financière et le détournement des deniers publics. Il a également fait le constat de la nécessité de sauver le savoir local traditionnel en sauvegardant le patrimoine matériel et immatériel de nos terroirs. En s'attelant à cette entreprise le forum scientifique du Festival sur le Niger permettra d'enclencher un développement local endogène solidaire et durable.

Monsieur le Gouverneur de la Région de Ségou a tenu à partager avec l'assistance les cas pratiques de préservation du savoir local en zone Office du Niger. Il s'agit de l'utilisation des insectes pour la fertilisation des terres et la protection de l'environnement. Ceci est associé à l'utilisation judicieuse des plantes pour fixer les digues et lutter contre les insectes nuisibles. Ces savoirs locaux permettent ainsi de se passer des engrais chimiques, véritables dangers pour l'agriculture et l'environnement au Mali.

Le Gouverneur a également évoqué la mise en place d'une école expérimentale à MPêba pour encourager l'architecture locale. Sa conviction est établie sur la possibilité d'un développement véritable de notre pays à partir de nos savoirs locaux mis au service des nouvelles connaissances.

### **Oussoubi Sacko (vivant au Japon) : « Globalisation et identité culturelle »**

La globalisation a pour corollaire la mobilité. Ce qui suppose une accumulation d'expériences différentes qui, en définitive, montrent combien il est important de préserver son identité, surtout en situation de migration. L'identité culturelle est constamment menacée par plusieurs facteurs exogènes qui, une fois identifiés et synthétisés doivent nous prendre conscience de la valeur de notre identité propre. On est

en face d'un multiculturalisme qui fait qu'une multitude de cultures se rencontrent, s'opposent, se mélangent et finalement se transforment et évoluent. Nous devons donc savoir comment se tenir, comment les recevoir, comment en rejeter et comment les transposer dans notre culture locale.

Dans un cadre de migration, la préservation de l'identité se pose au niveau des enfants qui se retrouvent en contact direct avec des valeurs plus agressives. D'où la nécessité de renforcer leur connaissance de leur identité. La question essentielle est « comment définir notre identité dans une société supportée par la globalisation où les produits sont moins chers, très faciles à consommer, très faciles à comprendre avec des codes identiques dans tous les pays, de l'Afrique du Sud au Mali ». On va donc vers une culture globale dans laquelle chacun doit avoir son identité et la conserver. Pour arriver à des résultats dans ce domaine, il faut comme dans l'architecture, développer le sens de la flexibilité que l'on remarque dans l'occupation de l'espace dans nos maisons traditionnelles.

### **Madame Ishtar Cordonna Perez (Mexique)**

#### **« Histoire de la musique et des musiciens de Veracruz au carrefour de la tradition et de la globalisation »**

La musique est porteuse des signes culturels et des symboles de l'identité d'un peuple. En Amérique latine cette idée recouvre toute son actualité dans un contexte de globalisation qui a la possibilité de changer les produits sans pour autant pouvoir importer les signes culturels. C'est à travers l'histoire de la musique au Mexique et particulièrement à Veracruz, sur la côte atlantique, que ce constat est bien palpable. Dans cette région, le fondement musical est Sankharotí qui le produit d'un métissage de plusieurs emprunts culturels : les travailleurs espagnols, les esclaves manding d'Afrique et les Indiens. Un répertoire fait d'instruments à cordes et commun à ces peuples va constituer à partir du 18<sup>ème</sup> siècle.

Au 20<sup>ème</sup> siècle, après la révolution de 1910, il a été question de forger une conscience et un imaginaire national. Cette expropriation des traditions, des fêtes populaires, des musiques de la part de l'État va entraîner un affaiblissement des traditions musicales. Les expressions populaires vont être instrumentalisées à des fins politiques et de consommation grand public. Pour ce faire, les codes ont été changés pour aboutir à une folklorisations de la tradition et de la mémoire. La conséquence immédiate fut la disparition du Sankharotí avec la migration des musiciens.

Dans les années 1970, des musiciens tentent de faire revivre cette tradition abandonnée. Après avoir adopté pendant des décennies d'autres symboles musicaux (jazz, rock, pop), la question de la vraie tradition se posait. Ils étaient le fruit de la confrontation entre le folklore et la tradition et entre la tradition et l'affection. Ce fut la naissance du mouvement Haranero dont l'un des plus anciens est André Vesga qui disait : « je sais que la tradition est comme une femme qui est partie, c'est un ancien amour. Et même si on la récupère, la relation ne sera plus la même qu'avant ».

Le sauvetage du Sankharotiè est passé par la réhabilitation de la tradition du Fandago, la fête communautaire. Aujourd'hui, cette forme différente de celle des années 1940, est la porte d'entrée de la world music au Mexique. C'est en cela que se manifeste la globalisation en tenant compte de l'identité propre de chaque région du monde.

### **Professeur Ismaël Maïga (France)**

#### **« Identité culturelle et migration »**

Pour aborder la problématique, il y a deux points de vue : l'approche théorique et la tentative de répondre aux questions directes. Par ailleurs, les définitions proposées par ces deux concepts ne font pas toujours l'unanimité. D'où la complexité liée à ce thème.

Cependant, on peut dire que la question de la migration, au Mali, « est complètement caricaturale ». Puisqu'il ne vient à l'idée de personne de traiter de migrants les Allemands, les Anglais et les Japonais qui vivent en France, alors la migration « est un mot largement coloré » qui jette l'anathème sur les populations d'origine africaine. « Ce lynchage qui consiste à dire que nous sommes des migrants parce que nous venons du Sud, l'Anglais et mieux, le Japonais n'est pas un migrant en France parce qu'il est beaucoup différent des Africains dans son comportement et dans ses pratiques en France ». Les migrants pour les Français sont dans cette « communauté de gens considérés comme pauvres, pas seulement financièrement, mais culturellement ».

Au Mali, la question des migrations est très ancienne puisqu'ici, tout déplacement est source d'enrichissement. Il se trouve que de nos jours, les questions d'identité et de migration sont confrontées à la globalisation que tout le monde tente d'aborder en parlant des nouveaux médias, les avions... Ce qui permet de construire une rencontre entre les mondes, entre les cultures avec comme difficulté la construction d'une identité. On remarquera qu'avec l'école, l'identité des scolaires est fortement modifiée car très peu de place est faite aux connaissances endogènes. Ce qui veut dire que l'identité se construit au moins à deux niveaux. La construction du dedans qui est l'identité culturelle et la

construction du dehors qui est l'identité sociale. « Il n'y a pas d'identité du migrant s'il n'y a pas d'identité interne. Il ne peut y avoir de sujet malien stable, vivant à l'extérieur en paix s'il n'a pas connaissance de son identité interne ».

**Mamadou Habibou Coulibaly, CPEL de Ségou : « Valeurs culturelles et assainissement »**

La deuxième édition du Festival sur le Niger avait posé la problématique de la protection et de la sauvegarde du fleuve Niger. Ce qui a abouti à la mise en place de l'Observatoire du Fleuve Niger qui est un cadre de concertation entre les usagers du fleuve. C'est finalement le CPEL qui a pris le relais pour attaquer de front les questions d'assainissement et d'environnement pour l'amélioration du cadre de vie à Ségou. Une stratégie d'assainissement et d'aménagement pour l'agglomération et la commune urbaine de Ségou a été élaborée.

Pour la mise en œuvre pratique de cette stratégie au niveau communal et en synergie avec toutes les structures concernées, nous avons eu recours aux ressources inestimables de notre culture. Pour réaliser les grands travaux d'utilité publique, la société avait recours au « tièbo », mettre un homme à disposition. Et chaque ménage envoyait un représentant. Ce levier culturel a permis de réaliser des activités de curage des caniveaux et autres activités de balayage. Tout cela en bonne intelligence avec les chefs traditionnels, les services publics et tous les autres intervenants dans la protection de l'environnement.

**Dr. Cheick Modibo Diarra : « La Globalisation, une opportunité ou une menace ? »**

Le marché favorise l'efficacité grâce à la concurrence et au partage du travail (la spécialisation permet aux travailleurs et aux économies de se consacrer sur ce qu'ils font de mieux). Cependant, les marchés ne garantissent pas nécessairement que cette efficacité accrue profite à tous. Les progrès dans la technologie de communication et les moyens de transport au cours du XXe siècle défient les frontières géographiques et ont révolutionné notre façon de vivre. Le monde est de plus interdépendant et un incident local aura des conséquences au niveau international et vice versa.

Avec la globalisation des marchés, il est possible de tirer parti de marchés plus nombreux et plus vastes dans le monde.

Intervenant sur quels peuvent être nos avantages compétitifs, le Dr Cheick Modibo DIARRA a indiqué que le monde est entrain de s'organiser en chaîne. Pour être un maillon de cette chaîne, il faudrait identifier et développer ces avantages compétitifs pour pouvoir ensuite réclamer sa place. *«Pour des gens qui connaissent leurs avantages compétitifs (dit-il), la globalisation présente des avantages certains, mais pour ceux qui les ignorent comme ce malin qui ne sait pas où il va, il ne peut pas y avoir de bons vents.»*

Avec plus de 950 millions d'habitants dont plus de 60% ont moins de 30 ans, une véritable force en terme de main d'œuvre comparé à des pays comme l'Italie dont la population est entrain de décroître, l'Afrique est un continent où on retrouve :

- de vastes zones irrigables à partir des nombreux fleuves et cours d'eaux qui le traversent,
- le Sahara où le soleil brille 14heures par jour, un formidable atout en terme d'énergie renouvelable.

Or, le monde a faim. En effet, lorsque l'économie chinoise a pris son essor, une population de 1 milliard 200 millions qui jadis prenant un repas par jour a commencé à en prendre trois, l'incidence globale sur l'alimentation générale du monde ne s'est fait pas attendre. Cette tendance ne va pas diminuer à mesure que ces peuples accéderont à un meilleur niveau de vie.

Avec 1 million d'hectares irrigables par gravité naturelle au niveau de l'Office du Niger, une formidable source d'énergie renouvelable (solaire) disponible en grande quantité, cette importante main d'œuvre que constitue sa jeunesse et le dynamisme culturel (autour de la musique, les masques et marionnettes), le cas de la région de Ségou est là pour nous édifier sur les potentiels de notre pays.

Après avoir soulevé la question de l'eau en abondance dont regorgent certaines de nos régions mais que nous n'avons pas appris à quantifier ou à en acquérir une certaine expertise pour en faire un avantage compétitif dans les années à venir, le Dr Cheick Modibo DIARRA a parlé de prospective (scénarios) autour de ces avantages compétitifs ci-dessus évoqués. *«Mais tout cela demande que l'on puisse se mettre ensemble, identifier nos avantages, avoir des plans et il n'est jamais trop tard pour commencer à bien travailler. Cette opportunité qui nous est donné doit être mise à profit pour poser des jalons en vue de l'amélioration globale des conditions de vie de nos concitoyens et aussi pour la pérennisation de notre culture»* a-t-il indiqué au cours de son intervention.

## **VI Recommandations**

Conformément aux éditions précédentes voici les recommandations opérationnelles issues des forums de la cinquième édition qui seront mises en œuvre par l'organisation du Festival sur le Niger:

- Promouvoir le dialogue public-privé, en créant un cadre de concertation entre les décideurs politiques, les universitaires, et les artistes locaux, en vue de structurer et de développer davantage les marchés nationaux d'art de la scène et visuels.
- Soutenir fortement la promotion de nos produits locaux, mais surtout tirer les éléments positifs de nos us et coutumes pour en faire un moteur de développement comme les exemples du CPEL.
- Faire un plaidoyer auprès des plus hautes autorités afin que les enjeux culturels soient au même titre que les enjeux économiques et politiques, un axe de gouvernance nationale (voir l'appel de Ségou ci-après).
- Favoriser la création d'un centre d'art pour la formation et perfectionnement des artistes.

## **Appel de Ségou – Forum 2009 Festival sur le Niger**

Ségou, depuis cinq années, accueille le Festival Sur le Niger (FSN) à l'initiative du secteur privé. Il réunit une série d'événements artistiques, culturels alliant les industries culturelles avec le riche patrimoine culturel et historique malien.

Le FSN a créé en son sein un Forum de débats de très haut niveau et d'échanges qui reçoit tous les ans d'éminents chercheurs et scientifiques venant des cinq continents.

Le FSN a su mettre, à travers l'interaction entre les conférences et les prestations artistiques et culturelles, un trait d'union entre les différentes forces de réflexions et d'actions.

Divers sujets y ont déjà été traités comme : « Culture et développement », « Tourisme et Développement », « Les multiples fonctions du Fleuve Niger », « Jeunes et Emplois », « savoir local et développement », « identité culturelle, globalisation et développement »...

L'éclat des interventions et l'adhésion des populations ont rehaussé la qualité des débats par la diversité d'origines, de générations et de profils des participants.

De ces discussions, sont apparus des lignes forces :

- La nécessité d'une réhabilitation des valeurs et des cultures de notre pays à travers une éducation plus adaptée tenant compte de nos us et coutumes ;
- L'urgence de l'archivage de nos mémoires et patrimoines aussi matériels qu'immatériels ;
- La nécessité de construction d'une nouvelle approche du développement dans le moyen et le long terme à partir des facteurs endogènes.

Les fondements de ces lignes forces trouvent leur source dans :

1. la « Guerre des cultures » qui a cours au plan mondial à travers la globalisation et la mondialisation ;
2. le recul des valeurs locales au profit d'autres valeurs venues d'ailleurs, et ayant une incidence non contrôlée et non mesurée sur l'éducation et la formation des plus jeunes et sur le fonctionnement du tissu social ;

3. La non cohérence de nos politiques de développement avec une vision globale et le manque de cohésion et de convergence entre les différentes initiatives de développement.

Pour relever ces différents défis, les Festivaliers adressent le présent Appel dit « APPEL DE SEGOU »

- Aux plus hautes autorités de la République et de ses Institutions ;
- A tous les acteurs politiques, économiques, sociaux et culturels du pays ;
- Aux Amis et Partenaires du Mali à travers le monde.

Ils les invitent, entre autres, à entreprendre :

- Toutes les démarches indispensables en vue de la sauvegarde de notre identité culturelle spécifique
- Les actions nécessaires à la réhabilitation des valeurs profondes de notre pays dans l'édification de politiques de développement ;
- Les réflexions pour la prise en main de notre système éducatif comme priorité nationale pour relever les défis d'un monde globalisé ;
- La mise en place d'une approche structurée, planifiée et cohérente du développement sur la durée tenant compte des initiatives locales ;
- Une concertation sur les thèmes, les actions et perspectives du développement mais aussi de pérennisation de nos visions comme apport à l'universel

Fait à Ségou, le 1<sup>er</sup> Février 2009

Les FESTIVALIERS